U d'/of OTTAWA
39003004602107

1 1967

Universitas
BIBLIOTHECA

DU MÊME AUTEUR :

Poésie

PREMIERS POÈMES..... 1 vol.
POÈMES..... 1 vol.
LES JEUX RUSTIQUES ET DIVINS..... 1 vol.
LES MÉDAILLES D'ARGILE..... 1 vol.
LA CITÉ DES EAUX..... 1 vol.

Roman

LA CANNE DE JASPE..... 1 vol.
LA DOUBLE MAITRESSE..... 1 vol.
LE TRÈFLE BLANC..... 1 vol.
LES AMANTS SINGULIERS..... 1 vol.
LE BON PLAISIR..... 1 vol.
LE MARIAGE DE MINUIT..... 1 vol.
LES VACANCES D'UN JEUNE HOMME SAGE..... 1 vol.
LES RENCONTRES DE M. DE BRÉOT..... 1 vol.
LE PASSÉ VIVANT..... 1 vol.

Littérature

FIGURES ET CARACTÈRES..... 1 vol.
ESQUISSES VÉNITIENNES (Illustrations de Maxime Dethomas).
Collection de *L'Art Décoratif*..... 1 vol.

LA SANDALE AILÉE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Douze exemplaires sur Japon impérial, numérotés de 1 à 12, quarante-sept exemplaires sur Hollande, numérotés de 13 à 59, et trois exemplaires sur Chine, marqués A, B, C.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

HENRI DE RÉGNIER

—

La Sandale ailée

1903-1905

SIXIÈME ÉDITION

PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMVI

1496

BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2635
.E34 S2
1906

DÉDICACE

Pour la première fois, ce soir, depuis que l'ombre
A fermé pour toujours, ô Poète, vos yeux,
J'ai rouvert tristement et d'un doigt plus pieux
Votre Livre éclatant que clot la page sombre.

Sur le sol triomphal sans ronce ni décombre,
J'ai refait avec Vous le chemin radieux
Où se dressent, vivants, les Héros et les Dieux,
Par la beauté du Verbe et la force du Nombre.

Ebloui, j'ai suivi votre pas souverain
Jusqu aux flots ténébreux du fleuve souterrain,
Funeste, si l'on va vers la nuit sans mémoire...

Mais, Vous, êtes de ceux à qui, sur l'autre bord,
Parmi le Bois Sacré, d'un grand geste, la Gloire
A travers les cyprès montre son laurier d'or.

I

LA LAMPE

C'est qu'elle a vu dormir, parmi les peaux de bêtes,
Cruel, mystérieux et terrible, l'Amour.

GÉRARD D'HOUVILLE.

Je ne l'entendis pas entrer, mais je l'ai vue
Soudain, debout à mon côté.

Elle était nue
Et souriait, silencieuse, et, dans sa main,
Une lampe brûlait avec un feu divin
Qui faisait toute l'ombre éblouie et vermeille...
Et c'était Elle, et je sentis à mon oreille
Sa bouche haletante et son souffle penché.
Mon cœur battait d'amour, mais je lui dis :

Psyché !
Tu viens bien tard. Jadis tu heurtais à ma porte
Dès l'aube et non à l'heure où la lumière est morte,
Et les champs étaient beaux en ces matins d'été
Où riait ma jeunesse à ta jeune beauté !
Mais aujourd'hui qu'irions-nous faire dans la plaine ?
Saurions-nous retrouver le bois et la fontaine
Où poussait ce laurier dont nous cueillions le brin
Immortel et fort comme un feuillage d'airain ?
Car la nuit est venue et le temps a passé.
Et je lui dis encor :
Pourquoi m'as-tu laissé
Et pourquoi revenir ainsi avec ta lampe
Eclairer mes cheveux qui sont blancs à mes tempes ?
Et, furieux, je lui criai :
Va-t'en ! Va-t'en !
Va-t'en !
Debout, elle écoutait en souriant
Mon reproche haineux et ma brusque colère,
Et la lampe dardait toujours sa flamme claire.
Elle me répondit :
« Tu as raison. C'est vrai,

Pendant des jours, des jours et des jours, j'ai erré
Loin de ton seuil quitté et de ta porte ouverte
Et j'ai suivi la route à mon désir offerte,
Mais les chemins divers m'ont ramenée à toi.
Me voici. Ne me maudis point. Ecoute-moi. »

Et je me souvenais du temps où, dès l'aurore,
Nous allions vers les fleurs qu'avril faisait éclore,
Vers la fontaine vive et vers le bois vivant
Où son voile léger s'envolait dans le vent...
Et maintenant, elle était nue et semblait lasse.
Elle reprit. Sa voix était lointaine et basse :

« Je n'étais qu'une enfant merveilleuse et naïve,
Alors. Les seules fleurs me rendaient attentive
Et je te demandais leurs noms, mais j'ignorais
Leurs pouvoirs, leurs vertus, leurs philtres, leurs secrets,
Car à présent je sais leur force et leur usage
Et j'en puis composer le magique breuvage,
Efficace, savant, brusque, mystérieux,
Qui fait le sang plus rouge et plus ardents les yeux. »

Elle parlait, et son regard d'abord timide
S'éclairait peu à peu d'une flamme intrépide,
Et sa stature, tout à coup, avait grandi.

« Ne cherche plus en moi la Psyché de jadis,
Enfant silencieuse et compagne ingénue...
Celle qui vient à toi n'est qu'une femme nue
Dont la chair a frémi et dont la jeune bouche
A mordu le fruit mûr avec des dents farouches,
Dont les bras ont étreint et dont les pas errants
Ont saigné sur la ronce aux chemins différents,
Et qui t'apporte ici, sur sa lèvre meurtrie,
Le baiser de l'amour et l'odeur de la vie...
C'est la nuit. Que crains-tu de l'ombre ? N'ai-je pas
Cette lampe à la main pour conduire nos pas? »

Et, soudain, souveraine, éblouissante et nue,
D'un geste, elle haussa sa lampe devenue
Tout à coup éclatante et semblable au soleil.
Et moi, je regardais son visage vermeil
Qui s'empourprait encor du reflet orgueilleux
De s'être, un soir, penché sur le sommeil d'un Dieu.

II

ODE

C'est en vain que le Temps a pris mes jeunes Heures,
Une à une avec lui,
Et qu'il s'en est allé tandis que je demeure
Seul et qu'elles ont fui.

Elles furent pourtant ma joie et ma jeunesse,
Tout ce qui a été
Ma force, mon espoir, mon amour, mon ivresse,
Mon printemps, mon été !

N'emportent-elles pas en leurs mains étendues
Les fleurs de ma saison?
Et les voici qui sont, ô mon cœur, disparues
Derrière l'horizon;

Et là-bas, sur le bord du fleuve taciturne,
Toutes et de retour,
Il me semble les voir enguirlander dans l'urne
La cendre de mes jours;

A la stèle, en rêvant, celle-là se repose
Et paraît oublier;
L'une d'un doigt léger y suspend une rose,
L'autre y noue un laurier.

Mais que m'importe à moi cette part de moi-même
Que l'on met au tombeau
Si je sens, dans l'air âpre et vif que ma bouche aime,
Mon corps toujours nouveau;

Si je me sens renaître au fond du printemps proche
Et de l'été futur,
Si la source et la fleur sont encor dans la roche
Ou derrière le mur,

Et si je puis toujours forcer l'Heure nouvelle
A se montrer à moi,
Enivrée, amoureuse et douce ainsi que Celle
Qui venait autrefois,

Soumise et repoussant le cuir de sa sandale
Du bout de son orteil,
Sur la terre docile à son ombre inégale
Danser nue au soleil.

LE JOUR ET L'OMBRE

Ce beau jour n'est plus rien que son ombre odorante,
La lumière est éteinte et le vent disparu ;
Le parfum ténébreux de l'arbre et de la plante
A remplacé pour nous la forme qu'ils n'ont plus.

La forêt incertaine est à peine un murmure
Où la feuille invisible à la feuille s'unit,
Et le fleuve n'est plus qu'une fraîcheur obscure
Qu'aspire en soupirant l'haleine de la nuit.

Il semble que le temps et l'ombre et le silence
Ordonnent de mourir et de fermer les yeux,
Car si le jour renaît, revient et recommence,
Aura-t-il la beauté de ce jour radieux?

Aura-t-il cette aurore, et ce clair crépuscule,
Et ce midi de flamme où l'Amour triomphant
Pose aux lèvres en feu sa lèvre qui les brûle?
Et son soir sera-t-il sonore et transparent?

Et du fleuve, de la forêt et de la plante,
De tout ce qui fut lui, refera-t-il demain
Ce ténébreux parfum et cette ombre odorante
Où persiste embaumé son souvenir divin?

L'ÉTÉ

Été ! avec amour si te nomme ma bouche
Donne-lui le pouvoir
De dire ta beauté bienveillante ou farouche,
Et me laisse m'asseoir

Auprès de ta fontaine où, sous l'ombre solide,
Est si froide son eau
Que frissonnent mes mains en y cueillant humide
La tige du roseau ;

Car avant de chanter ta gloire couronnée,
Été, ô saison d'or !
Sur la flûte feuillue en ta fontaine née
Je voudrais tout d'abord,

Par ses trous inégaux où, tour à tour, s'arrête
L'art juste de mes doigts,
Te dire la louange amoureuse et secrète,
Été, que je te dois !

N'est-ce pas toi qui fais aux femmes ces yeux tendres
Ce regard incertain,
Et ce pas indécis qui tarde pour attendre
Le bruit d'un pas lointain ?

Et toi qui, vers la source où elles sont venues
Pour boire entre les joncs,
Leur donnes doucement le désir d'être nues
Comme les Nymphes sont?

Et c'est aussi par toi que j'ai vu sous les saules
Celle qui, se baignant,
Laissait le lin glisser de ses blanches épaules
Le long de son corps blanc...

Et maintenant, mes yeux, ma bouche et tout mon être
Ivres d'un sang nouveau
D'où ma force en mon corps avec lui va renaître,
Je jette le roseau ;

Et me voici debout et la face riante
Tournée à ton soleil,
Et prêt à célébrer d'une voix éclatante
Ton triomphe vermeil.

Été! car nul que moi, dont l'ivresse est l'ouvrage
De ton jour radieux
Qui d'une Nymphe nue anima le feuillage,
Ne pourra dire mieux

Le goût de ton air pur et nourri dès l'aurore
De la flamme des fleurs
Dont la brise de loin, en un parfum sonore,
Nous apporte l'ardeur.

Le fruit de tes vergers, ni l'eau de tes fontaines
Ne seront pas vantés
Par personne et selon des paroles moins vaines
Mieux que par moi, Été !

Ni tes matins, ni tes midis, ni l'ombre lente
Qui s'allonge, le soir,
Du grand pin, empourpré comme une torche ardente,
Où je reviens m'asseoir ;

Et, si j'ai mal chanté ta gloire, qu'on me lie
Au tronc, bien attaché,
Comme on lia jadis à l'arbre de Phrygie
Marsyas écorché ;

Et toi-même, cher Dieu qu'a salué ma bouche,
Sois le rouge bourreau
Qui par les flèches d'or de ton soleil farouche
Déchirera ma peau !

SENTENCE

Le vrai sage est celui qui fonde sur le sable,
Sachant que tout est vain dans le temps éternel
Et que même l'amour est aussi peu durable
Que le souffle du vent et la couleur du ciel.

C'est ainsi qu'il se fait, devant l'homme et les choses,
Ce visage tranquille, indifférent et beau,
Qui regarde fleurir et s'effeuiller les roses
Comme éclate, s'empourpre ou s'éteint un flambeau.

N'ayant pas attisé de ses mains paresseuses
Les flammes de l'aurore et les feux du couchant,
Les soirs n'ont pas pour lui de cendres douloureuses,
Et le jour qu'il voit naître est le jour qu'il attend.

Parmi tout ce qui change et tout ce qui s'efface,
Je pourrais, comme lui, rester grave et serein,
Et, si la fleur se fane en la saison qui passe,
Penser que c'est le sort que lui veut son destin.

Mais j'aime mieux laisser l'angoisse qui m'oppresse
Emplir mon cœur plaintif et mon esprit troublé,
Et pleurer de regret, d'attente et de détresse,
Et d'un obscur tourment que rien n'a consolé ;

Car ni le pur parfum des roses sur le sable,
Ni la douceur du vent, ni la beauté du ciel,
N'apaise mon désir avide et misérable
Que tout ne soit pas vain dans le temps éternel.

LA VOIX

Je ne veux de personne auprès de ma tristesse
Ni même ton cher pas et ton visage aimé,
Ni ta main indolente et qui d'un doigt caresse
Le ruban paresseux et le livre fermé.

Laissez-moi. Que ma porte aujourd'hui reste close;
N'ouvrez pas ma fenêtre au vent frais du matin;
Mon cœur est aujourd'hui misérable et morose
Et tout me paraît sombre et tout me semble vain.

Ma tristesse me vient de plus loin que moi-même,
Elle m'est étrangère et ne m'appartient pas,
Et tout homme, qu'il chante ou qu'il rie ou qu'il aime,
A son heure l'entend qui lui parle tout bas,

Et quelque chose alors se remue et s'éveille,
S'agite, se répand et se lamente en lui,
A cette sourde voix qui lui dit à l'oreille
Que la fleur de la vie est cendre dans son fruit.

LE SECRET

Prends garde. Si tu veux parler à ma tristesse,
Ne lui demande pas le secret de ses pleurs,
Ni pourquoi son regard se détourne et s'abaisse
Et se fixe longtemps sur le pavé sans fleurs.

Pour distraire son mal, sa peine et son silence,
N'évoque de l'oubli taciturne et glacé
Nul fantôme d'amour, d'orgueil ou d'espérance
Dont le visage obscur soit l'ombre du passé.

Parle-lui du soleil, des arbres, des fontaines,
De la mer lumineuse et du bois ténébreux
D'où monte dans le ciel la lune souterraine,
Et de tout ce qu'on voit quand on ouvre les yeux.

Dis-lui que le printemps porte toujours des roses
En lui prenant les mains doucement, et tout bas,
Car la forme, l'odeur et la beauté des choses
Sont le seul souvenir dont on ne souffre pas.

LE SOUVENIR

O toi, dont l'ombre encore en ces lieux semble nue
Tant à jamais ta chair vit dans mon souvenir,
J'ornerai ton jardin d'une seule statue
Debout et qui sera celle de mon Désir,
Et ses bras chercheront encor ton ombre nue...

J'ornerai ton jardin — cyprès, iris et roses, —
D'une fontaine en pleurs qui sera mon Amour;
On l'entendra gémir dans l'écho, au détour
De l'allée où le pas s'attarde et se repose,
Quand, au soleil couchant et vers la fin du jour,
S'allongent les cyprès et se courbent les roses.

O fontaine, ô statue, attestez ce beau songe
Que nous aurons vécu jusqu'au soir qui descend
Sur les arbres en cendre et sur les fleurs en sang...
O statue, ô fontaine, apprenez au passant
Que ce qu'il foule ici fut le lieu d'un beau songe.

L'ADIEU

Je ne veux plus de toi, Jeunesse. Tu viendrais
Encore avec ton bruit de feuilles et de source
Et nous irions encore à travers la forêt
Où l'écho se souvient du rire de ta course.

Comme jadis, quand nous passions près du bonheur,
Tu mettrais sur mes yeux tes mains douces et fortes
Et, sans attendre, hélas ! le fruit mûr qu'on emporte,
Tu briserais la branche en y cueillant la fleur.

Laisse-moi, je n'ai plus ta force et ton visage,
Ni l'élan furieux où je suivais tes pas;
Laisse-moi, laisse-moi, Jeunesse, je suis las
Du grondement lointain de ta rumeur d'orage.

Va-t'en et ne ris pas de celui qui reprend
Sa route et qui s'en va sans regarder vers l'ombre
Que ton souvenir d'or allonge au sable sombre,
Car je marche déjà dans le soleil couchant.

Mais, au bout de la voie où la pierre est aride
Et dont la Gloire a fait son chemin éternel,
Verrai-je, à l'horizon mystérieux et vide,
Se tordre un noir laurier sur la pourpre du ciel?

III

SAISONS

Le Printemps, dans les fleurs, monte vers la lumière
Et frappe au palais rouge où rit le jeune Été,
Et l'Automne, au pas lourd, qui regarde en arrière
Descend avec lenteur vers l'Hiver redouté.

Les laines où, jadis, on tissa vos visages,
Sont brillantes toujours et vives, ô Saisons,
Et chacune de vous, parmi son paysage,
Ajoute son emblème au mur de la maison.

Mais faut-il que debout dans la tapisserie
Votre image se dresse en le tissu savant
Et que votre quadruple et vaine allégorie
Me rappelle la fuite et le cercle du temps ?

Je sais bien que l'année est faite de fleurs douces,
De lumière, d'azur, de soleil et de fruits,
Et que le vent emporte, un jour, les feuilles rousses
Et suspend leur couronne au tombeau de la nuit.

Je sais bien que ma vie a vécu, riche ou tendre,
Son Avril délicat et son Juillet joyeux,
Et que mes mains ont pu s'élever et se tendre
Vers la grappe d'Automne éclatante à mes yeux,

Et que l'heure après l'heure a conduit jusqu'en l'ombre
Mon destin qui bientôt n'aura plus d'horizon...
Mais pourquoi, maintenant que tout me semble sombre,
Demeurez-vous toujours les mêmes, ô Saisons ?

Comme celle de vous qui regarde en arrière,
Je descends vers le soir et crois avoir été
Ce Printemps qui jadis montait dans la lumière
Vers ce palais d'or rouge où lui riait l'Été!

MIDI

Il est midi... Ce chemin blanc va vers la mer.
Un rayon de soleil par la fenêtre, clair,
Passe et, sur le plancher de la chambre encor fraîche,
Fait luire la poussière étincelante et sèche
Du sable qu'en rentrant les pas ont apporté.
L'air est doux d'un parfum de dimanche et d'été :
Odeur de toile chaude, arôme de résine,
Car, sur le store écru, en ombre se dessine,
Suspendue à la branche, une pomme de pin ;
Et le silence est tel qu'il en semble lointain

Et qu'on se croit soi-même absent de sa pensée,
Tandis que, mollement mouvante et balancée,
La Paresse, aux doux yeux baissés et qu'elle a clos
Pour mieux de sa langueur savourer le repos,
Sur le fauteuil d'osier longuement étendue,
Sourit d'être invisible et de se sentir nue.

SEPTEMBRE

Avant que l'âpre vent exile les oiseaux,
Disperse la feuillée et sèche les roseaux
Où j'ai coupé jadis mes flèches et mes flûtes,
Je veux, assis au seuil qu'encadre la lambrusque,
Revoir, avec mes yeux déjà demi fermés
Sur ces jours, un à un, que nous avons aimés,
La face que l'Année, en fuyant, mois à mois,
Détourne, en souriant, de l'ombre qui fut moi.

Septembre, Septembre,
Cueilleur de fruits, teilleur de chanvre,
Aux clairs matins, aux soirs de sang,
Tu m'apparais,
Debout et beau,
Sur l'or des feuilles de la forêt,
Au bord de l'eau,
En ta robe de brume et de soie,
Avec ta chevelure qui rougeoie
D'or, de cuivre, de sang et d'ambre,
Septembre,
Avec l'outre de peau obèse
Qui charge ton épaule et pèse
Et suinte à ses coutures vermeilles
Où viennent bourdonner les dernières abeilles!

Septembre!
Le vin nouveau fermente et mousse de la tonne
Aux cruches;
La cave embaume, le grenier ploie;
La gerbe de l'Eté cède au cep de l'Automne;

La meule luit des olives qu'elle broie.
Toi, Seigneur des pressoirs, des meules et des ruches,
O Septembre, chanté de toutes les fontaines,
Ecoute la voix du poème !
Le soir est froid ;
L'ombre s'allonge de la forêt,
Et le soleil descend derrière les grands chênes.

AUTOMNALE

Je ne veux plus chanter que toi, ô bel Automne,
Salut aux feuilles d'or dont ton front se couronne !
Avril les a fait naître aux arbres rajeunis,
Août voluptueux a couché ses midis
A leur ombre, et ce sont tes soleils, ô Novembre,
Qui les rendent couleur de miel, de cuivre et d'ambre ;
Et c'est pourquoi ton pas au sable du jardin,
Automne, est à la fois si proche et si lointain,
Car l'Été continue en ta grâce pâlie
Son ardeur qui se mêle à ta mélancolie,
Et sous ton voile, Automne, ô mon frère, j'entends
Battre en ton cœur le cœur endormi du Printemps.

IV

L'AMOUR

« — Tu es l'Amour, Veux-tu ces roses que tu touches ?
Elles ont la chaleur et la pourpre des bouches
Qui murmurent ton nom dans l'ombre, ô fier Amour!
Pour sceptre entre tes mains veux-tu ce glaïeul lourd?
En couronne à ton front faut-il que j'assouplisse
La branche droite où luit la feuille verte et lisse
De ce jeune laurier qui pousse dans le vent?
Parle. Tout le jardin au feuillage mouvant
Est à toi; son printemps pour te plaire est éclos,
Et ses plantes, ses fleurs, ses arbres et ses eaux
Attendaient avec moi ton heure et ta venue.

Regarde-les. Voici ton temple et ta statue...
Mais pourquoi restes-tu toujours silencieux,
O cher Amour? L'offrande est petite à tes yeux,
Je le sais. Ma maison est derrière ce hêtre.
Suis-moi. Voici la clé de la porte. Pénètre
Dans la salle où la table est servie à ta faim.
Les fruits juteux, le lait, l'onde fraîche, le vin,
Goûtes-y. Laisse-moi, cher hôte, sur la dalle
A genoux, délier doucement ta sandale
Et baiser tes pieds nus qui t'ont mené vers moi.
La route t'a blessé. Tu es las, mais pourquoi
Ce regard, ce sourire amer et ce silence ?
N'est-ce donc pas ainsi qu'on t'accueille ? Commence
A boire et je boirai dans ta coupe... J'ai peur
Car te voici debout avec une lueur
Farouche dans tes yeux que je croyais si doux.
Qu'as-tu donc ? Qu'ai-je fait? Tu grandis tout à coup.
L'ombre remplit la salle et la lampe s'éteint;
J'ai peur. Tes mains ont pris brusquement mes deux mains.
Ne serre pas ainsi mes poignets sans courage...
Ton souffle me renverse et me brûle au visage.
Je tremble. Je te hais. J'ai peur. Ton corps est lourd.

Tu veux ma vie. Elle est à toi. Tu es l'Amour. »
« — Je suis l'Amour. Ecoute-moi. Mes mains sont fortes.
C'est en vain à mes pas que l'on ferme les portes
De la maison prudente et du jardin secret;
Lorsque l'on ne veut pas que j'entre, j'apparais.
Je suis le visiteur impatient et l'hôte...
Que la lampe baissée ou que la torche haute
Éclairent plus ou moins mon visage, c'est moi !
Il n'est plus temps de fuir, alors que l'on me voit..
Que la frappe l'airain ou la marque le sable,
Accepte à son instant mon heure inévitable
Et ne t'attire pas mon regard irrité,
Mais attends-moi plutôt avec simplicité,
La porte grande ouverte et la table servie;
Car, si veut ton destin que j'entre dans ta vie,
Ni le verrou massif, ni la clé, ni le chien
Qui aboie et qui mord, ni la serrure, rien
N'empêchera jamais, sache-le, que je vienne,
Si je le veux, poser ma bouche sur la tienne,
Quoi que tu fasses, malgré toi, un soir, un jour.
Mes mains sont fortes. Obéis. Je suis l'Amour. »

LA COLOMBE

Mon jardin est très beau, car il est plein de roses
Dont l'arome puissant l'embaume tout entier,
Et la colombe rauque y roucoule et se pose
Sur le vase de marbre où s'enroule un laurier,

Et lorsqu'elle se tait et que dans l'air sonore
S'épuise peu à peu la force de son chant,
On respire l'odeur qui, là-bas, semble éclore
Au parterre empourpré, magnifique et vivant.

Mais si, par le parfum de tant de fleurs hautaines,
Mon jardin au soleil est orgueilleux et beau,
Il est doux et sait plaire aux âmes incertaines
Par la fraîche rumeur du feuillage et de l'eau;

Car, partout où ton cœur cherchera le silence,
Il entendra toujours la vasque dont le bruit
Retrouve, attend, rejoint, accompagne et devance
L'oreille qui l'écoute et le pas qui le suit.

Et, n'est-ce point ainsi, Amour, que tu demeures
A jamais où ton ombre est entrée une fois,
Et que tu laisses, en souvenir de tes heures
Heureuses, un parfum, un murmure, une voix,

Qui, pareils au parfum et pareils au murmure
Que la rose répand et que chuchote l'eau,
Font, mêlés à la voix de la colombe pure,
Plus divin le silence et le jardin plus beau?

LE MESSAGE

J'ai fait d'un seul amour le flambeau de ma vie.
Ciel d'automne, pleuvez, et vous, ô nuit d'hiver,
Soufflez votre aquilon sur ce feu toujours clair
Qui rend mon pas solide et ma main enhardie.

Qu'importe si la ronce à sa griffe d'envie
Accroche mon talon et déchire ma chair,
La flamme que je porte est trop haute dans l'air
Pour craindre à son éclat quelque offense ennemie!

C'est ainsi que j'irai frapper aux portes d'or
Qui ferment le palais de l'Ombre et de la Mort
Et qu'elles m'ouvriront avec leurs mains tendues,

Car Gardiennes, ô vous, Sœurs d'un Frère immortel,
J'apporte pour message à vos vieillesses nues
Cette flamme allumée au feu de son autel.

INVOCATION

Pour que la nuit soit douce, il faudra que les roses,
Du jardin parfumé jusques à la maison,
Par la fenêtre ouverte à leurs odeurs écloses,
Parfument mollement l'ombre où nous nous taisons.

Pour que la nuit soit belle, il faudra le silence
De la campagne obscure et du ciel étoilé,
Et que chacun de nous entende ce qu'il pense
Redit par une voix qui n'aura pas parlé.

Pour que la nuit soit belle et douce et soit divine
Le silence et les fleurs ne lui suffiront pas,
Ni le jardin nocturne et ses roses voisines,
Ni la terre qui dort, sans rumeurs et sans pas;

Car vous seul, bel Amour, vous pouvez, si vous êtes
Favorable à nos cœurs qu'unit la volupté,
Ajouter en secret à ces heures parfaites
Une grave, profonde, et suprême beauté.

L'HEURE HEUREUSE

L'Heure heureuse m'a dit : Chante-moi. Je suis morte.
Effeuille entre mes bras les roses que j'emporte,
Car, vivante, j'ai vu fleurir leur pourpre en feu.
Mes yeux se sont fermés sous la bouche d'un Dieu ;
L'amour a pris mon souffle et me laisse son ombre ;
Je la retrouverai sur le rivage sombre
Et j'aurai, pour payer son baiser souterrain,
Ces roses que tes doigts effeuillent sur mon sein.
Adieu, mais souviens-toi que brève, je fus bonne.
Mes sœurs sont là, dehors, qui t'attendent. L'automne
A couronné leurs fronts et doré leurs cheveux ;

Elles peuvent offrir à ton cœur orgueilleux,
Selon que la Sagesse ou la Gloire l'attire,
Leur silence savant ou leur noble sourire
Et la branche du chêne ou celle du laurier.
Mais souviens-toi encore avant de m'oublier
Que moi seule, — qui dors sous ces roses mortelles,
Éphémère, embaumée et divine comme elles, —
Je suis, dans ton passé comme moi sans retour,
L'Heure mystérieuse et vaine de l'Amour.

CONFIDENCE

Elle disait : « L'Amour fut à mon cœur troublé
Ce frisson qu'on éprouve en la nuit incertaine
Lorsqu'au souffle imprévu d'une brise soudaine
Un feuillage frémit sous le ciel étoilé. »

Elle disait encore : « Ensuite, il m'a parlé.
Sa voix à mon oreille était grave et lointaine
Et douce comme un bruit de source et de fontaine
Si son visage obscur restait toujours voilé. »

Elle m'a dit : « Et toi, comment est-il venu
A ta rencontre ? Était-il ivre, chaste ou nu?
Mais tu ne réponds pas et sembles interdite... »

Et je pensais, Amour, à ce bois ténébreux
Où vers toi, pas à pas, dans l'ombre m'a conduite
Ton image secrète et vivante en mes yeux!

LA MENACE

Vous aimerez un jour peut-être ce visage
Qui vous plaît aujourd'hui
Par le trouble, le mal, l'angoisse et le ravage
Que vous faites en lui.

Car vous aurez alors, pour l'œuvre de vos charmes,
Un douloureux regret,
Et ce temps vous verra maudire avec des larmes
Ce que vous aurez fait.

A ces yeux détournés, à cette bouche lasse
Vous chercherez en vain
Que l'amer souvenir disparaisse et s'efface
De votre long dédain,

A moins que, par orgueil, luttant contre vous-même,
Vous vous disiez tout bas :
Que m'importe qu'il souffre et qu'il pleure et qu'il m'aime,
Puisque je n'aime pas.

Et pour, de cette image importune et morose,
Eloigner votre esprit,
Vous cueillerez l'odeur de la plus rouge rose,
Que juin gonfle et mûrit ;

Vous penserez à vous et à votre jeunesse
Et à votre beauté,
A la langueur, à la couleur, à la tendresse
De ce beau ciel d'été,

A des pays lointains, à des villes lointaines,
Au delà de la mer,
A des palais, à des jardins, à des fontaines
Qui s'élèvent dans l'air.

Vous fermerez en vain sur ces beaux paysages
Vos yeux, et, malgré vous,
Vos yeux se rouvriront pour revoir ce visage
Qui vous sera plus doux,

Plus doux que le printemps et plus doux que l'automne,
Que la terre et le ciel,
Plus doux que cette lune ardente, courbe et jaune,
Couleur d'ambre et de miel.

LE REPROCHE

Quoi! vous avez ma vie avec tout mon visage
Et mon corps qui est nu
Et qui frissonne tout du don et de l'usage
Que vous en avez eus !

Quoi! votre bouche avide a respiré ma bouche
Et je fus en vos mains
Celle qui vit et qui soupire et dont on touche
Le doux ventre et les seins !

Et vous avez senti sous ma poitrine lisse
Mon cœur battre à grands coups,
Et toute cette angoisse, hélas! avec délice
Que j'éprouvais de vous !

Vous avez vu ma peur, ma peine et ma faiblesse,
Que dis-je ? et mon désir
Et sa rougeur et sa folie et sa bassesse
En face du plaisir.

Vous avez eu mon corps, mon cœur et mon visage
Vous savez, orgueilleux,
Que c'est sur votre chère et redoutable image
Que se ferment mes yeux ;

Vous m'avez contemplée anéantie et nue
De la nuque à l'orteil,
Et suppliant ainsi l'aurore revenue
D'arrêter son soleil.

Et vous pourriez parler aux hommes d'autre chose
Que du goût de ma peau,
Vous pourriez en riant respirer une rose
Sans me nommer tout haut ;

Vous pourriez écouter les propos et les rires,
Les paroles, les voix,
Vous pourriez vivre encor comme un autre et sans dire:
Sachez qu'elle est à moi.

Mais non ! Si vous m'aviez ainsi, nue et farouche,
Etreinte entre vos bras
Sans que tout votre amour criât par votre bouche,
Vous ne m'aimeriez pas !

L'IMAGE DIVINE

Vos mains sont belles, mon enfant, vos mains sont belles,
Mais leur geste pensif ne s'est jamais penché
Pour saisir doucement par le bout de ses ailes
Le papillon qui vole à ta lampe, ô Psyché !

Ta bouche est fraîche, mon enfant, ta bouche est fraîche,
Et le sang qui la teint n'est pas encor celui
Qu'envenime à jamais la pointe de la flèche
Et qui porte partout le poison qu'il conduit.

Tes yeux, ô mon enfant, sont beaux en ton visage
Que l'aurore salue et qu'éveille le jour,
Et l'innocent orgueil de ton jeune courage
Sourit en ton regard qui n'a pas vu l'Amour.

Mais lorsque, sur ta lèvre ayant posé sa bouche,
Entre ses mains, dans l'ombre, il aura pris ta main,
Et que tu garderas, enivrée et farouche,
L'image dans tes yeux de ce passant divin,

Alors, si tu veux boire aux plus fraîches fontaines,
Ta soif n'y trouvera qu'une source de feu,
Parce que dans leurs eaux qu'échauffa son haleine
Se sera reflété le visage du Dieu.

Et tu t'éloigneras, silencieuse et grave,
Avec tes doigts ardents sur ton cœur enflammé,
Et le sol brûlera ton pied comme une lave
Et tu seras plus belle encor d'avoir aimé.

V

LA FLUTE ET LA SOURCE

J'ai retrouvé, ce soir, ma flûte d'autrefois.
Elle est lisse et légère aux mains. Je me revois
Comme jadis, debout et la tige à la bouche,
Le dos contre le tronc d'un pin, près de la source
Dont l'onde, en s'écoulant, guidait mon jeune jeu,
Si bien que ma chanson imitait peu à peu
Son rythme, ses frissons, son murmure, sa voix ;
Et mon regard suivait la gamme de mes doigts
Tandis que se mêlaient les bruits, à mon oreille,
D'une feuille, du vent, d'un oiseau, d'une abeille...

Jours heureux! Mon désir voudrait entendre encore
Votre écho qui sommeille en la flûte sonore :
La voilà. Je l'appuie à ma lèvre; c'est bien
Ainsi... mais où donc est le bruit aérien
De la feuille et l'oiseau et le vent et l'abeille
Et la source qui murmurait à mon oreille?
Où donc est tout cela qui jadis m'inspirait
Et le pin au tronc rouge, et la verte forêt,
Et les heures d'alors, et moi-même, et pourquoi
M'avoir fait, Dieux cruels, Dieux méchants, Dieux sournois
Qui riez du vain souffle où mon soir s'évertue,
Retrouver le roseau, si la source est perdue?

LE DÉPART

Moi, le maître du champ, du clos et du verger,
J'ai vu mûrir le fruit à la branche alourdie
Et la grappe charger le cep que son or plie,
Et j'ai laissé la porte ouverte à l'étranger!

Que tous entrent ici cueillir et vendanger,
Chacun selon sa force et selon son envie;
Je pars, et que la mer, au gré du vent, dévie
Ma fortune nouvelle et mon vaisseau léger!

Je ne reviendrai plus ; vous m'oublierez. L'automne
Ramènera le fruit et la grappe. Personne
Ne se souviendra plus de celui dont la main

Planta l'arbre docile et la treille certaine,
Et qui changea, reprise à son Dieu souterrain,
La source sans visage en masque de fontaine.

LE SATYRE IVRE ET TRISTE

Jadis, quand le printemps venu gonflait l'écorce
Des arbres, je sentais sa vigueur en ma force,
Et mon sang imitait en mes membres jumeaux
Le retour de la sève aux fibres des rameaux.
De mes sabots de bouc à ma tête cornue
Quelque chose montait en toute ma chair nue
De si fort, de si délicieux, de si doux
Que je restais ainsi haletant et debout
Comme si, de la terre et de l'air à la fois,
Voluptueusement se répandait en moi
Diverse, formidable et soudaine, l'ivresse
Nouvelle, tout à coup, d'une double jeunesse !

Mais, maintenant, hélas ! ô Maître, que m'importe
Si la feuille renaît ou si la feuille est morte,
Que me fait le printemps puisque son clair retour
Ne rend plus sa verdeur à mon corps las et lourd,
Qu'il ne se mêle plus à ma force vieillie,
Puisqu'il me raille, qu'il m'ignore, qu'il m'oublie
Et s'écarte de moi qui l'écoute souvent
Rire dans la feuillée et rire dans le vent
Et chuchoter tout bas le long de mon chemin,
Tellement que je vais, misérable et chagrin,
M'asseoir sur cette pierre au seuil de ton cellier,
Et, Satyre podagre, au vin hospitalier
Qui sommeille dans l'ombre au flanc creux de l'amphore,
Je redemande le mensonge d'être encore
Celui-là qui sentait, avec avril éclos,
Le retour de la sève en ses membres nouveaux.

FIN DE JOURNÉE

Ma tristesse a devant soi,
Comme au temps de ma jeunesse,
Le ciel au-dessus du toit
Par la vitre où le jour baisse.

Dans la maison pas de bruit;
Je n'attends rien ni personne;
Et quelque chose m'a fui...
Je suis seul et c'est l'automne.

Le silence semble mort
Où j'entendais jadis rire,
Au fond du bois d'ombre et d'or,
La Faunesse et le Satyre,

Et, dans leurs roseaux distincts,
Murmurantes et lointaines,
Se répondre, échos lointains,
Les flûtes et les fontaines !

PÉGASE AU SATYRE

Rustique compagnon que jadis j'eusse fui,
Je viens à toi, puisque les hommes, aujourd'hui,
Vivent indifférents en leurs villes de marbre
Au vent qui passe d'herbe en herbe et d'arbre en arbre,
Car ils ne savent plus chanter comme autrefois
Le spectacle divin de la plaine et des bois,
La montagne, la mer, les fontaines, les roses,
Et leurs yeux sont fermés à la beauté des choses !
Au moins, toi, fils difforme et rustique des dieux,
Tu conserves encor, Satyre au poil boueux,

La trace d'avoir bu à genoux dans la vase
De la source tarie, et ta face où s'écrase
Ton nez camus, encor, garde un reflet vermeil
D'avoir mordu la grappe et dormi au soleil,
Et toi seul, maintenant, connais peut-être encore
Le mystère oublié de l'aube et de l'aurore !
Et c'est pourquoi je viens à toi, humble témoin
De tout ce que l'on a quitté pour d'autres soins,
Toi dont les doigts salis, pourtant, savent peut-être
Guider le souffle long et grave qui pénètre
Au fond du creux roseau de la flûte et en sort
Harmonieuse gamme où le son prend l'essor ;
Et c'est pourquoi, malgré que ta peau soit velue,
Malgré ton pied de bouc et ta tête cornue,
Le glorieux cheval dont le vol est divin,
Présentant doucement sa crinière à ta main,
Pliant son fier jarret et courbant l'encolure,
A toi, dernier chanteur dont la bouche est impure,
En ce matin d'avril encor tout étoilé,
Pégase, qui hennit, offre son dos ailé !

PHRIXUS

Nous étions trois, Hélops, Mimas et moi Phrixus
Qui parle, et, d'entre tous, seuls nous étions venus
Jusque ici, tandis que le reste de la harde,
Argéios, Aphidas, qui boîtait d'une écharde ;
Et Chromis, de qui l'âge a fait le pas plus lent,
Et Cyllarus, qui part le premier en avant
Et dont l'haleine courte est lasse la première,
Et Dictys et Helès demeuraient en arrière.
Et ce fut ainsi, seuls, que jusqu'à cet endroit
Nous parvînmes, Mimas avec Hélops, et moi

Qui marchais le premier et qui voyais mon ombre
S'allonger devant nous sur l'herbe aux fleurs sans nombre
De qui je respirais la douce odeur mêlée
A la verte fraîcheur de la verte vallée.

O solitude ! O site agreste ! O lieu charmant !
Que de fois t'ai-je vu du fond de mon tourment !
La montagne pesante où scintille la neige
De son flanc maternel t'abrite et te protège
En ton calme silence et ta félicité.
Mais pourquoi fallait-il que ta fraîche beauté,
Douce à mon souvenir, fût amère à mon cœur
Et qu'il lui dût, hélas ! la secrète douleur
De sentir désormais se mêler dans ma vie
A mon destin terrestre une divine envie ?

Eux, Hélops et Mimas, sans doute ils oublieront
Car leur esprit est lourd si leur jarret est prompt,
Mais moi, j'ai conservé toujours sous ma paupière
Un éblouissement de songe et de lumière

D'avoir vu sur le pré, debout dans le soleil,
Ce grand Cheval au poil éclatant et vermeil
Qui, soudain, au bruit de nos pas, leva la tête
Et, dressée à l'écho son oreille inquiète,
Fit un bond en ouvrant tout à coup sous nos yeux
Ses deux ailes de pourpre à son dos fabuleux,
Et qui, mâchant encore un laurier dans sa bouche,
Se cabra, hennissant, et s'envola, farouche !

Jadis, j'étais heureux d'être semblable aux miens.
Sans désir, je vivais aux champs thessaliens,
Satisfait de mon sort et content de ma force,
Par la croupe, cheval, mais homme par le torse,
Centaure! et j'écoutais fièrement dans l'écho
Retentir et sonner mon quadruple sabot.
Un sang double et divers se mêlait dans mes veines.
J'aimais les bois, les monts, les torrents, les fontaines,
La sueur qui mouillait mon poil et, sur ma peau,
Attestait noblement mes robustes travaux.
Mon bras nerveux tendait l'arc et lançait la flèche,
Ma soif, heureuse alors, buvait à l'outre fraîche,

Et j'étais plein d'orgueil si j'avais terrassé
A la lutte Aphidas, Chromis ou devancé
Cyllarus, Argéios ou Dictys à la course,
Et mes yeux, reflétés au miroir de la source,
Contemplaient en riant, de sa gloire étonné,
Mon visage barbu, d'un pampre couronné!

Maintenant, me voilà morose et solitaire,
Hélas! Dans le passé, je regarde en arrière :
Où sont les compagnons de mes rustiques jeux ?
Hélops avec Mimas est retourné vers eux,
Et moi, depuis ce jour, j'ai marché sans repos
Si loin que, sous ma chair, on compterait mes os!
A parcourir le bois, la montagne et la plaine,
Du roc escaladé sans y reprendre haleine
Jusqu'au fond du ravin où gronde le torrent,
La corne s'est usée à mon sabot errant.
Et j'ai deux fois atteint les rives de la mer.
Mais enfin aujourd'hui en ce vallon désert
Où le même hasard a ramené mes pas,
Je m'arrête à jamais et couche mon flanc las

Dans la divine odeur de son herbe fleurie
Et j'attends allongé sur sa verte prairie
Que ce dernier soleil ajoute un dernier soir
A mon inconsolable et morne désespoir
Car, au ciel matinal comme au ciel étoilé,
Je n'ai jamais revu le blanc Cheval ailé,
Et c'est pourquoi tu vois, mécontent et farouche,
Le sanglot à la gorge et le sang à la bouche,
Mourir, ô Voyageur, en ces illustres lieux,
Le Centaure Phrixus, de Pégase envieux.

LE PIÈGE

C'était Pégase, le cheval fier et divin!
Il s'avançait, mâchant en sa bouche sans frein,
Des feuilles de laurier entre ses dents amères;
Parfois, il s'arrêtait, brusque et frappant la terre
De son sabot, comme s'il voulait, du sol dur,
Faire soudain jaillir le flot longtemps obscur
De quelque fabuleuse et nouvelle fontaine,
Les hommes ayant vu se tarir Hippocrène;
Car dans sa source claire aux éloquentes eaux
Ils avaient, envieux chacun de ses rivaux,

Et pour les empêcher d'y boire le génie,
Jeté tant de cailloux, de fiente et de sanie
Que son onde, lourde d'ordure et de poison,
N'était plus à présent qu'un infâme limon;
De sorte que, depuis, nul ne savait plus dire
Les mots mystérieux qui, rythmés sur la lyre,
Rendaient le grand cheval obéissant et doux
Et le faisaient hennir et ployer les genoux
Pour qu'on pût l'enfourcher et saisir sa crinière
Mouvante, et sur son dos monter vers la lumière!

On le voyait rôder, au loin, les crins au vent,
Comme si la colère éperonnait son flanc.
Il n'était plus le coursier pur, cher aux poètes,
Qui, couronné de fleurs, paraissait dans les fêtes
Derrière la statue et les prêtres du Dieu.
Il fuyait les chemins et recherchait les lieux
Sauvages; s'il venait aux portes de la ville
Il s'arrêtait, au bruit de la rumeur servile
Que font entre ses murs les hommes d'aujourd'hui;
Et, si quelqu'un sortait pour s'approcher de lui,

Il s'écartait d'un bond sans écouter la voix,
Dédaigneux, méprisant, — haï... et c'est pourquoi
L'herbe de ce vallon cache un piège où bientôt
Va se prendre au lacet le fabuleux sabot,
Et du chaste poitrail mouillé d'écume fraîche
Un sang trop orgueilleux coulera sous la flèche.

C'est lui. Il n'a pas vu le danger et l'embûche,
Il s'avance et pourtant il hésite ; il trébuche
Et le voici cabré qui recule... Il est pris !
Les flèches, du buisson, partent avec les cris.
Captif, il se débat, mais l'entrave résiste.
L'angoisse de la mort dilate son œil triste ;
Tandis que sur ton dos, ô Monstre agonisant,
Qu'épuise, à flots vermeils, la perte de ton sang,
Tes deux ailes en feu dont la pourpre s'éteint
Battent d'un battement vertigineux et vain !

Le soir tombe. La lutte exécrable est finie.
Le crépuscule est rouge et la terre est rougie ;
Le corps inanimé de ce qui fut Pégase

Accable de son poids les herbes qu'il écrase.
Ses yeux sont clos; il garde encore entre ses dents
La feuille de laurier qu'il mordit en mourant;
Son sabot nuancé semble d'agate dure;
Sa crinière aux longs crins flotte sur l'encolure;
Son flanc est immobile et ses ailes inertes
Petites, qui semblaient si grandes quand, ouvertes,
Brusquement, leur essor l'emportait envolé,
D'un bond, vers la lumière ou l'azur étoilé!

Est-ce bien lui, qui fut fabuleux et divin,
Qu'on peut frapper du pied ou toucher de la main?
Lui qui ne souffrait plus personne sur son dos,
Où donc sont ses écarts, où donc sont ses galops?
Maintenant chacun peut l'approcher, il est mort;
Mais eux, qui l'ont tué, le redoutent encor:
On hésite, on se presse en cercle pour mieux voir
La blessure où le sang se fige et devient noir.
Peu à peu, la nuit est venue et l'herbe est sombre.
Une torche allumée éclate et pourpre l'ombre.
Quelqu'un rit. Aussitôt un rire lui répond.

Tous parlent : Il est mort, enfin, qu'en fera-t-on ?
Qu'on l'écorche, à moins qu'on ne laisse sur la place
Sa dépouille pourrir et devenir carcasse !
Celui-là l'injurie et l'outrage et de loin
Lui crache sur la croupe et lui montre le poing,
Tandis qu'un autre, en ayant peur qu'il se réveille,
Se penche sur Pégase et lui tire l'oreille.
Une immonde rancune enhardit ces vainqueurs
Qui s'agitent, avec des airs d'équarrisseurs,
Autour de ce cadavre ailé et qui, farouche,
Tient encore parmi l'écume de sa bouche,
Immortelle et toujours odieuse à leurs yeux,
La feuille de laurier qui fait de l'homme un Dieu !

APHAREUS

Aphareus! Ce fut une nuit qu'il revint...

Le torrent bleu qui gronde au fond du noir ravin
Empêcha par son bruit pesant et monotone
Que fût le pas furtif entendu de personne;
Seule, la lune ronde en son croissant cornu,
Du haut du ciel qu'il éclairait, a reconnu,
A sa pâle lueur, cette ombre solitaire
Et double qui marchait à pas lents sur la terre,
Mais nul d'ici n'a vu le retour incertain
De celui qui, pourtant, était là, au matin,

Et qu'au réveil, d'un cri éclatant et sonore,
Saluèrent d'en bas ses frères les Centaures.

Il était là, debout dans le jeune soleil,
Au seuil de l'antre retrouvé, toujours pareil
Au souvenir laissé par lui dans les mémoires;
Son torse équestre et nu et fait pour la victoire
Se cambrait fièrement et se creusait aux reins
Comme prêt à l'élan rapide et souverain
Où se ruait jadis sa course quand, cabré,
De vertige, d'ardeur et de fougue énivré,
Il distançait le vent et devançait l'écho,
Une foudre à chacun de ses quatre sabots!
C'était bien lui! C'était sa forme et sa stature,
Son bras qui, droit au but, guidait la flèche sûre,
Son visage, son front si souvent couronné
Autrefois, dans les jeux, d'un pampre festonné;
Lui qui, debout au seuil de l'antre, dans l'aurore,
Ecoutait retentir le grand salut sonore
Qui fêtait le retour, ici, parmi les siens,
D'Aphareus, honneur des champs thessaliens!

Aphareus ! Ce nom avait, de bouche en bouche,
Couru, parmi la race irritable et farouche
Où l'homme en un seul corps s'unit à l'étalon
Et qui peuple le pied et la pente des monts,
Fréquente la forêt et la plaine et s'abreuve
A la source des bois comme au courant du fleuve
Et qui, du val étroit jusques au pic neigeux,
Promène son orgueil, ses luttes et ses jeux.
Plus qu'aucun autre, au temps de sa rude jeunesse,
Il avait excellé de force et de vitesse
Et l'on citait encor son jarret et son bras
Et l'on vantait toujours et l'on n'oubliait pas
La façon dont sa main vigoureuse et velue
Faisait vibrer la pique et tourner la massue
Et comment, torse à torse et poitrail à poitrail,
Terrible, et tout fumant d'écume à ce travail,
Il faisait reculer devant lui, pied à pied,
Le rival insolent qui l'avait défié.
Exploits prodigieux dont on parlait toujours,
On disait ses combats, ses jeux et ses amours
Et parfois, en un soir de colère et d'orgie,
Les flambeaux renversés et la table rougie,

L'outre pleine vidée en un seul jet de vin
Dans la gorge, la torche, éclatante en sa main,
Qu'il portait, à travers la nuit, les yeux bandés,
Jusqu'au sommet aigu des pics escaladés...
Puis ce fut, tout à coup, un jour, son antre vide,
Et le temps qui passa, monotone et rapide,
Sans que l'on entendît revenir dans le vent
Son quadruple galop et son hennissement;
Mais son nom demeurait sur les lèvres encore,
Si glorieux et si présent et si sonore
Que lorsque, dans l'ardeur et le bruit d'un festin,
Quelqu'un nommait tout haut le Centaure lointain
Et disparu sans qu'on eût pu trouver sa trace,
On se serrait soudain comme pour faire place
A son ombre, et plus d'un regardait vers la nuit...

Et c'était lui, et c'était lui, et c'était lui,
Héros mystérieux de sa course inconnue,
Qui se dressait, subit et nouvel à la vue,
Debout dans la clarté, au seuil de la caverne!
Avait-il bu les eaux du Styx ou de l'Averne,

Et, d'un voyage obscur, nocturne et souterrain,
Sortait-il fabuleux, immortel et divin ?
Et tous, dont la stupeur saluait son retour
D'un cri toujours plus fort et qui croissait toujours,
Le regardaient d'en bas, debout dans le soleil,
Doré, prodigieux, triomphal et vermeil,
Et, le voyant ainsi tout empourpré d'aurore,
Ne s'imaginaient plus qu'il fût leur frère encore
Et n'apercevaient pas, comme il s'approchait d'eux,
Que sa barbe était blanche et qu'il boîtait un peu.

☆

Que de fois, en gardant mon troupeau sous les pins,
Je t'entendis monter vers moi, par les chemins
De la montagne, Aphareus ! Les pierres rondes
Sur les pentes, jusques en la gorge profonde,
Rebondissaient au choc de ton pas inégal
Qui t'annonçait de loin, Voyageur matinal,

BIBLIOTECA

A moins que, vers le soir, à l'heure seulement
Où s'empourpre le ciel d'une lueur de sang,
Je visse, entre les troncs de la forêt rougie,
Apparaître soudain ta stature surgie.
Alors, les yeux levés de ma flûte où mes doigts
Changent habilement mon souffle en une voix,
Je saluais, d'un chant plus grave et plus sonore,
La présence d'Aphareus, le grand Centaure,
Qui ne dédaignait pas le pauvre art incertain
De l'humble pâtre nu qui jouait sous les pins
Et dont la flûte rustique te plaisait mieux
Que les luttes, les cris, les festins et les jeux,
Car tes frères en vain avaient à ton refus
Proposé des exploits dont tu ne voulais plus :
Le trait, la pique, l'arc, la massue et la coupe.
Grave, tu méprisais de te joindre à leur troupe
Et s'ils te demandaient, naïfs et curieux,
Les spectacles divers qu'avaient connus tes yeux,
Tu baissais tristement ton regard vers la terre
Et tu t'éloignais d'eux, muet et solitaire ;
Et j'entendais ton pas inégal au chemin,
Et ma flûte chantait plus juste sous les pins,

C'est là que, bien souvent, Aphareus, j'ai vu,
O sombre voyageur d'un voyage inconnu,
Couler tes pleurs secrets jusqu'en ta barbe blanche,
Lorsque le bois entier, des racines aux branches,
Tout à coup, infini, mélodieux, vivant,
Vibrait d'une rumeur dans le souffle du vent
Et devenait un vaste murmure marin ;
C'est alors que j'ai deviné ton beau chagrin
Et pourquoi ta tristesse aimait, ô cher Centaure,
Ma flûte mélangée à ces cimes sonores
Et que, des ans passés là-bas et loin des tiens,
Tu conservais toujours aux champs thessaliens,
Eternel souvenir de tes courses lointaines,
Le regret de la Mer où chantent les Sirènes !

LA NYMPHE DE LA SOURCE

Si tes pas t'ont conduit vers l'heureuse vallée
Où la source murmure au milieu des roseaux,
Souviens-toi, voyageur, que sa paix embaumée
Est due à la fraîcheur qu'y répandent mes eaux.

Ce sont elles qui font les fleurs douces éclore,
Et verdir l'arbre vaste, agréable à tes yeux,
Et si, dormant auprès de son âme sonore,
Tu vois, nue à tes pieds, la Nymphe de ces lieux,

Vénère-la. Reprends ton chemin sans offense,
Contente-toi de l'ombre où tu t'es abrité,
Du bruit mélodieux qui s'ajoute au silence,
Et de la coupe bue à mon flot argenté.

LA FORÊT

Héroïque forêt de légende et de songe,
Si tu ne m'offres plus ton fabuleux mensonge
Et si, dans tes chemins, je ne retrouve pas
Les Princesses en pleurs que rencontraient mes pas
Ni les grands Chevaliers s'en allant sous l'armure
Vers la grotte enchantée où dormait l'aventure
Dont le destin devait ouvrir à leur retour
Le château de Tristesse ou le verger d'Amour,
Qu'importe ! N'as-tu pas, toujours qui recommencent,
Tour à tour, tes rumeurs, tour à tour, tes silences
Et tes tendres printemps et tes riches étés ?

Diadème et manteau de ta maturité,
N'as-tu pas, ô forêt heureuse, tes automnes
Dont la pourpre te vêt et dont l'or te couronne?
N'as-tu pas le pin calme et le chêne puissant
Et les arbres légers qui chantent dans le vent,
Forêt, toi, l'innombrable et pareille à la mer,
O toi, dont le parfum est, tour à tour, amer,
Délicieux, farouche et fort comme la vie?...

Je viens à toi, Forêt, je veux vivre. J'oublie
Que tu fus autrefois fabuleuse à mes yeux.
Les héros de mon rêve en ont rejoint les dieux.
Pour animer ton ombre et que tu sois vivante
Il suffit d'être seul à celui qui te hante
Sans qu'il voie à travers les trous de tes fourrés
Des fantômes de songe et des êtres sacrés
Peupler ta solitude et peupler ton mystère.
Maintenant n'es-tu pas plus belle, solitaire
Et que rien n'ose plus troubler ta verte nuit?
Car les Faunes cornus qui dansaient avec bruit
Sur les pommes de pin et sur les feuilles sèches

Sont partis; leur sabot, au caillou qui l'ébrèche,
Ne fait plus retentir sa corne dans l'écho;
La Nymphe fugitive et vaine a quitté l'eau
Des sources, et son corps, comme elles transparent,
N'en sort plus vaporeux et vain comme le vent,
Et l'arbre a refermé son écorce fendue
Silencieusement sur la Dryade nue,
Prisonnière à jamais du tronc qui la retient,
Et, merveilleux combat héraldique et païen,
On ne reverra plus se heurter sous les branches
Le Centaure au poil rouge et la Licorne blanche.

LE REFUS

Merci d'avoir franchi le seuil de ma maison
Et de m'être venu rappeler la saison
Que j'oubliais au coin de mon foyer en cendre.
C'est vrai ! La sève vive enfle l'écorce tendre
Et l'éternel printemps, une nouvelle fois,
Réveille le jardin et reverdit le bois !
Voici rire la source et chanter la fontaine
Et c'est vers la clarté que ton geste m'entraîne...
Mais, non ! reprends ta route et ne t'arrête pas
Ici. Mon pas pesant serait trop vite las

Et mon talon trop lourd laisserait en arrière
Mon effort de s'unir à ta marche légère,
Et je ferais du bruit en buttant aux cailloux,
Et la Nymphe en riant s'enfuirait devant nous
Et de sa course, hélas ! par l'écho prévenue,
Nous ne verrions tous deux que son épaule nue
Tandis que toi, tu peux la surprendre et, d'un bond,
La saisir, frissonnante et fraîche. Ainsi va donc
Seul dans le clair printemps qui t'appelle, et me laisse
Suivre d'un long regard attendri ma jeunesse
Qui ressemblait jadis à la tienne et va-t-en,
Loin du seuil où tu vins saluer en passant,
Par ce matin d'avril, celui qui fut toi-même
Autrefois, et qui te remercie et qui t'aime
Et souhaite à ta lèvre habile aux chants nouveaux
Une flûte coupée au plus vert des roseaux.

LE SACRIFICE

Agamemnon, ton noir chagrin pleure en tes yeux
L'oracle du Devin et le décret des Dieux,
Et c'est ton sang déjà qui coule dans tes larmes.
La pourpre du couchant rougit tes belles armes,
Et ton grand bouclier éclatant et vermeil
Reflète la couleur et l'orbe du soleil,
Quand tu marches, le long de la mer, sur le sable,
Le front baissé, en proie au tourment mémorable
Qui partage ton cœur incertain, déchiré
Par un double devoir également sacré,
Lutte impie où le Roi combat contre le Père...

Je t'ai revu souvent sur cette grève amère,
Malheureux ! J'ai pensé souvent que ton Destin
Fut pareil à celui du Poète qu'étreint
Un semblable désir d'orgueil et de victoire :
Il livre, comme toi, en offrande à la gloire
Pour contenter l'oracle et pour fléchir les Dieux,
Tandis que d'âcres pleurs brûlent ses tristes yeux,
Sa jeunesse éperdue et qui tout bas l'implore,
Et qui craint de mourir et qui veut vivre encore,
Et dont la tendre chair se révolte en pensant,
Hélas ! au vain laurier que va payer son sang,
Et qu'implacablement immole un dur génie
Sur l'autel où jadis mourut Iphigénie.

VI

VILLE D'ORIENT

Toi, dont j'ai vu monter de la terre d'Asie
Les cyprès toujours verts et les blancs minarets,
Entre toutes, mon cœur, ô Ville, t'a choisie
Pour l'un de ses désirs et l'un de ses regrets.

Ma mémoire s'émeut à tes beautés lointaines
Dont l'aspect un seul jour charma mes yeux nouveaux,
Et j'écoute, depuis, la voix de tes fontaines
Qui rend plus grave encor la paix de tes tombeaux.

Entre leurs murs verdis de faïences persanes
Où luisent dans l'émail les versets du Coran,
Ils gardent à l'écart, parmi les vieux platanes,
Les cercueils inégaux que surmonte un turban.

Si ce sont d'autres mains qui soutiennent les hampes
Des grands étendards verts brodés du nom d'Allah,
La mosquée où priaient, prosternés sous les lampes,
Ceux-ci qui maintenant sont morts, est toujours là.

La fontaine où jadis, par ordre du Prophète,
Dans l'onde jaillissante et qui n'a pas tari,
Ils se lavaient les pieds, la poitrine et la tête,
Murmure dans sa vasque avec le même bruit.

Sa vivante fraîcheur emplit tout le silence
De ce beau lieu muet, solennel et luisant,
Et la lumière est douce aux carreaux de faïence
Dont chacun porte en or un fier dessin persan.

C'est là qu'assis en l'ombre bleue et métallique
Et sous le dôme blanc que rien ne peut ternir
J'ai commencé d'aimer ta grâce asiatique
Et senti naître en moi ton premier souvenir,

Et que, las du soleil et fermant la paupière,
Je revoyais déjà sur le ciel d'Orient
Ta montagne au beau nom debout dans la lumière,
Ton Olympe à la fois neigeux et verdoyant;

Et, s'étageant au gré de la pente fertile,
Dont la terre arrosée est propice aux jardins,
Tes maisons à toit plat que recouvre la tuile
Et tes enclos carrés qu'embaument les jasmins.

C'est leur âme odorante et celle de la rose
Que tes marchands subtils enferment avec art
Dans le cristal aigu de la fiole close
Qu'ils vendent, accroupis aux nattes du bazar;

Mais tes Fils patients, ô Ville industrieuse,
S'ils savent prendre aux fleurs leurs parfums passagers,
Connaissent le secret, sur la trame soyeuse,
D'en tisser longuement les fantômes légers;

Et c'est pourquoi mon cœur en ce jour t'a choisie
Pour vivre en ma mémoire et t'ajouter aux lieux
Dont les chers souvenirs sont, au fond de ma vie,
Le regret, le désir et l'amour de mes yeux.

MIROIR PERSAN

L'étroit miroir qui dort en sa boîte persane,
Toute peinte de fleurs que traça le pinceau,
Imite, sans que rien le tarisse ou le fane,
La forme d'une feuille et la couleur de l'eau.

L'artisan de jadis a taillé dans le jade
Son contour, qui remplit la paume de la main,
Pour ce geste qui fut le tien, Schéhérazade,
Revoyant ton visage au soleil du matin!

Car, chaque nuit, ta longue et merveilleuse histoire
Suspend sur ton col nu le sabre redouté,
Et ta langue te vaut l'incertaine victoire
De sourire, une fois encore, à ta beauté ;

Mais le temps implacable et qui n'a pas d'oreilles,
Plus sourd que le Khalife ingrat et curieux,
N'épargne pas la joue et la bouche vermeilles,
Et la cruelle mort ferme les plus beaux yeux ;

Le miroir qui, peut-être, a miré la Sultane
Reflète maintenant un visage nouveau,
Et conserve toujours en sa boîte persane
La forme de la feuille et la couleur de l'eau.

EN ARCADIE

Et in Arcadia ego.

C'est ici ton vrai ciel et ton sol, Arcadie,
Que je foule du pied et qu'admirent mes yeux ;
C'est l'écho réveillé de ta voix endormie
Qui répète à ma voix ton nom mélodieux.

Ce fleuve sinueux qui marque dans le sable
Son lit que, chaque hiver, déplace un cours nouveau
Est divin, fabuleux, antique et vénérable,
Dont sèchent aujourd'hui les méandres sans eau.

Ce pâtre, qui, là-bas, regarde dans la plaine
L'ombre étroite tourner autour des cyprès droits,
Image sans beauté de l'Eglogue lointaine,
Est le frère pourtant des Bergers d'autrefois.

Misérable et pensif, assis parmi les chênes,
Sur sa flûte, il module un air rustique et lent
Qui tremble de douleur, de tristesse et de fièvre
Entre la terre ardente et le soleil brûlant.

Ici fut Olympie, et ce lieu solitaire
Où le caillou résonne au choc de mon talon.
A vu jadis l'Hellade en fête, tout entière,
Se presser dans l'enclos de l'illustre vallon.

Le cri de tout un peuple en ses mille poitrines
Acclamait les vainqueurs des luttes et des jeux
Et saluait debout au pied de ces collines,
Les temples, les trésors et les autels des Dieux.

Maintenant, le soleil chauffe dans l'herbe molle
La colonne brisée et le fronton détruit,
Et le bourdonnement d'une abeille qui vole
Occupe à sa rumeur l'oreille qui la suit.

L'air vibre. La chaleur brûle dans la lumière.
Aucun souffle n'émeut les lauriers et les pins.
Le silence s'endort, et ce marbre en poussière
Est le reste d'un Dieu qui coule de ta main

Seuls, le subtil Hermès et la Victoire ailée
Ont su vaincre le sort et déjouer le temps,

Et leur double beauté, sublime et mutilée,
Vit encore aujourd'hui dans le marbre éclatant.

Entre les mille Dieux tombés du sanctuaire
Dont le pic exhuma les débris incertains,
Eux seuls de tous, l'Ingénieux et la Guerrière,
Se dressent beaux encore et sont toujours divins.

Et foulant ta poussière immortelle, Olympie,
Il me semblait entendre un pas mystérieux
Qui conduisait mes pas vers ta gloire endormie
Sous ce soleil si fort que j'en fermais les yeux

Pour écouter, semblable à quelque aile invisible
Le frémissement clair et le frisson guerrier
Des abeilles sans nombre en ton vallon paisible
Où pousse le pin vert auprès du noir laurier.

SOUVENIR

C'est un lieu dont on se souvient,
Comme d'un visage ;
La pensée errante y revient,
Quand l'esprit voyage...

Voici la ville et la villa
Et ses salles peintes;
Nous nous sommes promenés là,
Écoutant les plaintes

Des jets d'eau vaporeux et frais
Et des cent fontaines
Et du vent dans les noirs cyprès
Et des vasques pleines.

Nous avons respiré l'odeur
Du jardin en pente
Qui sent l'eau, la feuille et la fleur
Et la mort vivante.

Les pas s'en vont ; l'ombre les suit,
Mais l'âme, ici, reste
De ceux que l'amour a conduits
A la Villa d'Este.

Elle est un lieu magicien
Sur l'autre rivage ;
On en parle et l'on s'en souvient
Comme d'un visage.

LE CLOITRE

Fruit de l'heure, éclatant dans un bronze trop mûr,
La grappe de midi s'égrène au campanile,
Et le soleil vineux ruisselle sur le mur !

L'été brûle alentour la campagne et la ville ;
Le marbre qui la pave est, au talon, du feu,
Tandis que cuit au toit la braise de la tuile.

Le ciel est presque sombre à force d'être bleu,
Une tristesse ardente accable le silence
Où les cloches d'or lourd se taisent peu à peu.

Il fait chaud. Mon ombre me pèse, et je commence,
Dans un vertige, à voir le cloître tout entier
Qui semble, de soleil ivre jusqu'à la danse,

Autour de moi tourner au pas de ses piliers.

ÉPIGRAMME VÉNITIENNE

Un vent triste et perfide, ô Venise, a soufflé
Sur le fard pâli de ta joue ;
Et la Fortune a fait, de son talon ailé,
Plus d'une fois tourner sa roue.

Toi, qui voyais jadis, comme un essaim bruyant
Sorti de tes ruches guerrières,
Vers ta riche beauté revenir d'Orient
Les fanaux d'or de tes galères !

Un jour ne t'es-tu pas, en robe de brocart,
Eblouissant ceux qui t'ont vue,
Assise en ton orgueil et leur offrant leur part
A ton festin, la face nue?

Puis, sous le masque noir dont le nocturne atour
Parait ta grâce déguisée,
N'as-tu pas invité le Plaisir et l'Amour
A boire à ta coupe irisée?.....

Une barque de fruits croise sur le canal
Une gondole lente et close;
Un noir cyprès dans le jardin de l'hôpital
Dépasse le haut du mur rose;

Un vieux palais sourit à l'angle d'un campo
De sa façade défardée,
Derrière un store jaune d'ocre, un piano
Estropie un air d'Haïdée;

Sur la lagune, une péotte de Chioggia
Etend sa rouge voile oblique
En attendant le vent subtil et doux qui va
Se lever de l'Adriatique.

Et, Maîtresse des mers, j'évoque un temps lointain,
Venise, où, Reine des rivages,
Tu coiffais d'une conque d'or le front marin
De tes Doges aux durs visages.

RETOUR

Nous revoici sur cette grève,
Ma Vie, une seconde fois;
L'heure fuit, monotone et brève
Comme le sable entre tes doigts;

La mer se lamente à la dune
Où poussent les chardons marins,
Et je sais que, ce soir, la lune
Sera ronde à travers les pins.

L'aurore sera le silence
Et midi sera le soleil
Et ce jour, au jour qu'il devance,
Aura sans doute été pareil.

Mais ce modeste paysage,
Le même, suffit à mes vœux
Si j'ai devant moi ton visage,
Car je retrouve dans tes yeux

Les beaux pays dont la lumière
Plut à ton regard enchanté
Qui rêve, se voile ou s'éclaire,
Du souvenir de leur beauté,

Et, lorsque, assise sur le sable,
Tu le filtres entre tes doigts,
En tes yeux est reconnaissable
Le songe lointain que tu vois :

C'est le Bosphore ou la Lagune,
Onde de pourpre ou flot d'argent,
Constantinople sous la lune,
Ou Venise au soleil couchant !

ORIENT

Orient ! tu dormais au fond de mes pensées,
Équivoque, secret, odorant et subtil,
Dans le kiosque où touche aux lampes balancées
La main sèche d'un Aladin au noir profil !

Tes mille et une nuits de parfums et d'étoiles
T'avaient fait ce sommeil de sultane au jardin,
Et je te regardais sans écarter les voiles
Où ton visage obscur attendait le matin.

Assis en l'ombre bleue attentive aux fontaines
Où la tulipe est droite au bord des bassins frais,
J'écoutais longuement, perle des nuits sereines,
La voix du rossignol aux pointes des cyprès.

Mais, comme ta beauté voluptueuse et grave
Qui a le goût des fruits et le parfum des fleurs,
Comme tes pieds posés aux faïences que lave
Le jet d'eau qui s'irise aux feux des sept couleurs,

Je savais tes ardeurs et tes amours jalouses
Et le rusé lacet et le sabre coupant
Qui changent aux cous nus des perfides épouses
Les grains de leurs rubis en gouttes de leur sang.

Car si, dans le parfum des jasmins et des roses,
Et sur la douce soie et les tapis tissés,
Ta langueur, Orient, s'étire et se repose,
Un redoutable éclair luit en tes yeux baissés.

Que la colère coure en tes veines brûlantes
Et te voici debout soudain, et tes talons,
Habitués longtemps aux marches indolentes,
Pressent le flanc fougueux des ardents étalons !

Adieu, les longs loisirs et la sieste divine,
Ta paresse se cambre en orgueil frémissant,
Comme la lune ronde au ciel qu'elle illumine
Se contracte, amincie, et s'aiguise en croissant !

Et tu passes alors en mes rouges pensées,
Non plus mystérieux, subtil et le corps oint
D'essence précieuse et d'huile parfumée,
Mais l'étrier au pied et l'étendard au poing.

Et je te vois alors, sous le turban de guerre
Dont la coiffe d'acier te protège le front,
Regardant, devant toi, saigner dans la poussière
La tête du vaincu, qui pend à ton arçon...

La double vision à mes yeux évoquée
Tourmente tour à tour mon esprit incertain,
Tandis qu'au minaret de la blanche mosquée,
Guttural et criard, chante le muezzin.

Il fait sombre déjà sous les larges platanes
De la petite place ombragée où je suis,
Et j'écarte parfois d'un geste de ma canne
Un chien jaune qui rôde et dont le croc blanc luit;

Dans le ciel clair encore à travers le feuillage
Les martinets aigus croisent leurs cris ailés,
Et dans la tasse étroite où glisse leur image
Mon café refroidit auprès du narghilé.

La rue en pente va vers l'échelle prochaine
Et, de la Corne d'Or où mon caïque attend,
Je verrai se lever, courbe et visible à peine,
La Lune, sur Stamboul où règne le Croissant !

LUNE

Un jour je serai las de vous, ô Lune rose,
Lumineuse déjà en un ciel encor clair,
Et qui, lente, sereine et mollement éclose,
Montez à l'horizon au-dessus de la mer.

Je serai las de vous et las de votre face,
Dont le profil aigu qui s'incurve en croissant,
S'arrondit pour former au milieu de l'espace
Votre visage d'or, de cristal ou d'argent.

Je serai las de vous et baisserai la tête
Vers ce sable qui cède aujourd'hui sous mes pas
En songeant que demain sur sa grève parfaite
Mon empreinte sans but ne se marquera pas.

Pourtant, j'ai bien aimé, ô Lune différente,
Ta lumière fidèle et tes regards divers,
Et, dans les ciels nombreux où ta course est errante,
J'ai salué souvent ton astre par mes vers.

Je t'ai vue, éclairant de ma terre natale
Les villes, les coteaux, les fleuves et les bois,
Lune, et je t'ai connue aussi, orientale,
Au-dessus des cyprès et des minarets droits.

Sur ce qui fut Byzance et ce qui fut Athènes,
J'ai vu tes beaux rayons, de la hauteur des nuits,
Descendre et reposer leurs lueurs incertaines
Sur les jardins en fleurs et les marbres détruits,

Et sous l'enchantement de ton silence, ô Lune,
J'ai vu Rome dormir en son éternité,
Et Venise, à demi baignée en sa lagune,
Toute chaude du jour, rire de volupté.

Lune, dans les agrès d'un navire qui roule
Par delà l'Océan, vers un monde nouveau,
Je te revois, dansante au branle de la houle
Et mêlant ton feu pâle aux couleurs des fanaux ;

Sur un fleuve qui gronde et tombe en cataracte
Et qui remplit l'écho d'un tonnerre gelé
Je revois, clair et dur au froid qui le contracte,
Ton disque étincelant dans un ciel étoilé ;

Et, sur la molle terre où pousse la liane
Aux arbres limoneux de l'humide forêt,
Je me souviens de toi, aux nuits de Louisiane
Où tu mirais ta face au miroir des marais.

Peut-être en plus d'un ciel te chercherai-je encore
Jusqu'à ce que mes yeux indifférents et las
Se ferment pour ne plus savoir à quelle aurore
Ton astre à son déclin aura conduit mes pas ?

Lune, du sable pur de quelque beau rivage
Ou par la vitre étroite au mur de la maison,
Quand mon regard verra ton lumineux visage
Pour la dernière fois monter à l'horizon,

Je ne regretterai de tes heures limpides
Que celles dont l'instant fugitif fut compté,
Au battement plus prompt de mon cœur plus rapide,
Par le jeune Désir ou par la Volupté.

LE SOUHAIT

Peut-être, si j'avais choisi mon temps où vivre,
Eussé-je, grave et doux, vieilli sous le turban,
Et ma vie eût passé ses jours calmes à suivre
L'ombre du cyprès noir et du minaret blanc.

Dans la fraîche mosquée où mille fleurs sont peintes
Sur la faïence lisse autour du nom d'Allah,
J'aurais, les yeux levés vers les lampes éteintes,
Attendu qu'Azraël, à mon tour, m'appelât;

A la fontaine pure où coule une onde claire,
J'aurais lavé mes pieds, mon visage et mes mains,
Et prosterné mon corps au tapis de prière,
Chaque fois qu'au ciel bleu chantent les muezzins;

Et, sur la Corne d'Or par la nuit étoilée,
Mon caïque eût fendu le flot pareil aux cieux;
Et ma femme pour tous jalousement voilée
N'eût montré qu'à moi seul les astres de ses yeux.

Ainsi j'aurais vécu dans ma demeure close,
Mêlant à la senteur en feu du tabac fin
Le parfum du santal et l'odeur de la rose,
Sous quelque vieux Sultan, au nom sonore et saint.

Et dans le cimetière où se pressent les tombes,
Harmonieusement et du haut des cyprès,
La voix des rossignols et la voix des colombes
Auraient bercé, là-bas, mon sommeil sans regrets.

Et souvent, à ce cadre ou votre claire image
Sourit toujours la même en son même matin,
Je suspends pour offrande et j'offre pour hommage
Une rose pareille aux roses du jardin,

Où vous marchiez, le long des buis à la française,
Devant quelque château de Bourgogne ou d'Artois,
Quand vous aviez seize ans, au temps de Louis Seize,
Et lorsque vous étiez telle que je vous vois.

MADRIGAL

Viens écouter les fontaines
Derrière les buis égaux ;
Versailles aux vasques pleines
Est bien la Cité des Eaux.

Une onde noble et diverse
L'enchante encor de ses jeux,
Et ces bosquets qu'on traverse
Sont habités par des Dieux!

Mais, des bassins qu'on admire,
Nul ne me semble plus beau
Que ton miroir, quand il mire
Ton visage dans son eau.

VIII

14.

L'ACCUEIL

Tous deux étaient beaux de corps et de visages,
L'air francs et sages
Avec un clair sourire dans les yeux,
Et, devant eux,
Debout en leur jeunesse svelte et prompte,
Je me sentais courbé et j'avais presque honte
D'être si vieux.

Les ans
Sont lourds aux épaules et pèsent
Aux plus fortes
De tout le poids des heures mortes,

Les ans
Sont durs, et brève
La vie et l'on a vite des cheveux blancs;
Et j'ai déjà vécu beaucoup de jours.
Les ans sont lourds....

Et tous deux me regardaient, surpris de voir
Celui qu'ils croyaient autre en leur pensée
Se lever pour les recevoir
Vêtu de bure et le front nu
Et non pas, comme en leur pensée,
Drapé de pourpre et lauré d'or.

Et je leur dis : « Soyez tous deux les bienvenus. »
Ce fut alors
Que je leur dis :
« Mes fils, quoi vous avez monté la côte
Sous ce soleil cuisant d'août
Jusqu'à ma maison haute,
O vous

Qu'attend là-bas peut-être au terme du chemin
Le salut amoureux de quelque blanche main!
Si vous avez pour moi allongé votre route
Peut-être, au moins mes chants vous auront-ils aidés,
De leurs rythmes présents en vos mémoires,
A marcher d'un jeune pas scandé?
Je n'ai jamais désiré d'autre gloire
Sinon que les vers du poète
Plussent à la voix qui les répète.
Si les miens vous ont plu: merci,
Car c'est pour cela que, chantant
Mon rêve, après l'avoir conçu en mon esprit,
Depuis vingt ans,
J'habite ici. »

Et, d'un geste, je leur montrai la chambre vide
Avec son mur de pierre et sa lampe d'argile
Et le lit où je dors et le sol où, du pied,
Je frappe pour apprendre au vers estropié
A marcher droit, et le calame de roseau
Dont la pointe subtile aide à fixer le mot

Sur la tablette lisse et couverte de cire
Dont la divine odeur le retient et l'attire
Et le fait, dans la strophe en fleurs qu'il ensoleille,
Mystérieusement vibrer comme une abeille.

Et je repris :
« Mes fils,
Les ans
Sont lourds aux épaules et pèsent
Aux plus fortes
De tout le poids des heures mortes.
Les ans
Sont durs, la vie est brève
Et l'on a vite des cheveux blancs..
Si quelque jour,
En revenant d'où vous allez,
Vous rencontriez sur cette même route,
Entre les orges et les blés,
Des gens en troupe
Montant ici avec des palmes à la main,
Dites-vous bien

Que si vous les suiviez vous ne me verriez pas
Comme aujourd'hui debout en ma robe de laine
Qui se troue à l'épaule et se déchire au bras,
Mais drapé de pourpre hautaine
Peut-être — et mort
Et lauré d'or ! »

Je leur ai dit cela, pour qu'ils le sachent,
Car ils sont beaux tous deux de corps et de visages,
L'air francs et sages
Avec un clair sourire aux yeux,
Parce qu'en eux
Peut-être vit quelque désir de gloire,
Je leur ai parlé ainsi pour qu'ils sachent
Ce qu'est la gloire,
Ce qu'elle donne,
Ce qu'il faut croire
De son vain jeu,
Et que son dur laurier ne pose sa couronne
Que sur le front inerte et qui n'est plus qu'un peu
Déjà d'argile humaine où vient de vivre un Dieu.

Mais qu'importe sa vie à qui peut par son rêve
Disposer de l'espace et disposer du temps !
Qu'importe, puisque j'ai, d'une illusion brève,
Satisfait à jamais mon désir d'un instant,

Et qu'à travers Stamboul et dans la verte Brousse
J'ai ressenti l'attrait du pays musulman
Où s'allonge, le soir, sur la terre âpre et douce,
L'ombre du cyprès noir et du minaret blanc !

VILLE DE FRANCE

Le matin, je me lève, et je sors de la ville
Le trottoir de la rue est sonore à mon pas,
Et le jeune soleil chauffe les vieilles tuiles,
Et les jardins étroits sont fleuris de lilas.

Le long du mur moussu que dépassent les branches
Un écho que l'on suit vous précède en marchant,
Et le pavé pointu mène à la route blanche
Qui commence au faubourg et s'en va vers les champs.

Et me voici bientôt sur la côte gravie
D'où l'on voit, au soleil et couchée à ses pieds,
Calme, petite, pauvre, isolée, engourdie,
La ville maternelle aux doux toits familiers.

Elle est là, étendue et longue. Sa rivière
Par deux fois, en dormant, passe sous ses deux ponts;
Les arbres de son mail sont vieux comme les pierres
De son clocher qui pointe au-dessus des maisons.

Dans l'air limpide, gai, transparent et sans brume
Elle fait un long bruit qui monte jusqu'à nous :
Le battoir bat le linge et le marteau l'enclume,
Et l'on entend des cris d'enfants, aigres et doux...

Elle est sans souvenirs de sa vie immobile,
Elle n'a ni grandeur, ni gloire, ni beauté;
Elle n'est à jamais qu'une petite ville;
Elle sera pareille à ce qu'elle a été.

Elle est semblable à ses autres sœurs de la plaine,
A ses sœurs des plateaux, des landes et des prés ;
La mémoire en passant ne retient qu'avec peine,
Parmi tant d'autres noms, son humble nom français ;

Et pourtant, lorsqu'après un de ces longs jours graves
Passés de l'aube au soir à marcher devant soi,
Le soleil disparu derrière les emblaves
Assombrit le chemin qui traverse les bois,

Lorsque la nuit qui vient rend les choses confuses
Et que sonne la route dure au pas égal,
Et qu'on écoute au loin le gros bruit de l'écluse,
Et que le vent murmure aux arbres du canal,

Quand l'heure, peu à peu, ramène vers la ville
Ma course fatiguée et qui va voir bientôt
La première fenêtre où brûle l'or de l'huile
Dans la lampe, à travers la vitre sans rideau,

Il me semble, tandis que mon retour s'empresse
Et tâte du bâton les bornes du chemin,
Sentir, dans l'ombre, près de moi, avec tendresse,
La patrie aux doux yeux qui me prend par la main.

VII

WATTEAU

La guitare, la batte et la veste de soie,
Cydalise épiant dans l'ombre Mezzetin,
Et l'étreinte froissant le manteau de satin,
Et l'aveu qui soupire et rit sans qu'on le croie,

Tout ce songe léger de chansons et de joie,
C'est toi qui l'as conduit vers le noble jardin,
Où l'Amour indécis, d'un long geste incertain,
Choisit sa flèche sûre et tend son arc qui ploie...

Avec la majesté des ombrages profonds,
Versailles t'a donné ses dieux et ses fontaines ;
Venise t'a prêté son masque et ses bouffons ;

Et tu tiens de tous deux les deux lettres marraines,
Le V double et pareil, de lui-même jumeau,
Qui commence ton nom mystérieux, Watteau !

A UN PORTRAIT

Lorsque sur le papier que le pastel colore
Le peintre a figuré votre visage frais,
Vous aviez l'âge heureux qui ne sait pas encore
Ce que cache la vie en ses obscurs secrets.

Sur vos cheveux plus blonds d'une poudre légère
Votre bonnet de tulle est noué d'un ruban
Si bleu, qu'on lui dirait la couleur mensongère
Que montre l'avenir à vos regards d'enfant;

Car vos yeux, votre bouche et tout votre visage
Où du fard à la joue en avive le teint,
Ont un air innocent, mystérieux et sage,
Et comme une douceur d'avril et de matin.

Brève aurore ! le ciel se couvre et l'éclair brille :
La fleur prête à s'ouvrir périt en son bouton !
Et je sais seulement que vous mourûtes fille
Et que des grands-parents m'avaient dit votre nom.

Bien longtemps au mur nu de ma chambre d'étude,
Ce portrait familier, timide et gracieux,
Veilla sur ma pensée et sur ma solitude,
Mais son tendre regard n'attirait pas mes yeux ;

Et maintenant qu'en moi, si doux à ma tristesse,
Est né le goût amer des choses sans retour,
J'aime votre muette et lointaine jeunesse
Qui survit à la mienne et qui dure toujours ;

IX

L'ASILE

Je reviens de la ville où m'appela l'automne
A ma maison des champs où m'invite l'été,
Et mon cœur doucement se recueille et s'étonne
En retrouvant ces lieux que mes pas ont quittés.

La vigne vigoureuse enguirlande la porte
Et son jeune feuillage y fête mon retour,
Qui, lorsque je partis, mêlait sa feuille morte
Au sable jaune où s'enfonçait mon talon lourd.

O Maison, je dépose à ton seuil la sandale
Et je suspends au mur la laine du manteau !
Mes pieds nus marcheront encore sur la dalle
Et je respirerai ton air frais comme une eau.

Me voici Faudra-t-il, hélas ! que je te dise
Le temps que mon absence a passé loin de toi,
Et la longue saison intermittente et grise
Où je n'ai pas dormi sous l'ombre de ton toit?

Te dirai-je la Ville et la place publique,
Et ma tristesse errante aux âtres étrangers,
Et les noirs ciels d'hiver sur la tuile et la brique,
Et la neige si lourde aux flocons si légers ?

Toi, d'argile construite et couverte de paille,
Humble, que penses-tu des palais de là-bas
En l'avare Cité où la haute muraille
Enferme les vivants dans le bruit de leurs pas ?

Si j'ai vécu sa vie orgueilleuse et captive,
Pardonne-moi, voici que je suis revenu
Vers la vigne qu'Avril a faite verte et vive
Et qui rit au soleil en feu dans le ciel nu !

J'ouvrirai la fenêtre à l'odeur des prairies
Et j'ouvrirai la porte au vent qui vient des bois,
Et les arbres féconds et les treilles mûries
Porteront la grappe et le fruit comme autrefois;

Et, lorsque reviendra l'automne inévitable,
Je ne reprendrai plus la laine du manteau
Ni la sandale dure et qui fait sur le sable
Crier l'ingrat adieu de son départ nouveau.

Garde-moi dans ta paix et dans ta solitude
Et, maintenant, je suis ton hôte pour toujours,
Je ne redoute plus l'hiver farouche et rude
Où l'ombre qui s'accroît est inégale au jour.

Car ta vigne, ô Maison, attire les abeilles,
Leur vol déjà bourdonne et la ruche bruit,
Et ce sont elles qui fourniront à mes veilles
Le flambeau dont la flamme éclairera ma nuit.

Sur la cire fidèle, obéissante et douce,
J'inscrirai ma pensée, heureux si, des mots vains
Que trace le roseau et qu'efface le pouce,
Naît le Vers, éternel parce qu'il est divin.

LES PINS

J'aime ce bois de pins dont vous avez chanté
La verdure marine,
Qui sent bon la chaleur, le soleil et l'été,
L'écorce et la résine.

La coquille en craquant s'y mêle sous les pas
A la pomme écailleuse,
Entre les troncs on voit la mer border, là-bas,
La plage sablonneuse.

Il n'est pas grand, ce bois dont vous chantiez si bien
La paix, l'odeur et l'ombre
Et le vent qui parfois d'un souffle aérien
Courbe les cimes sombres;

Alors, pris tout entier d'un murmurant frisson
Qui cesse et recommence,
Il semble tout à coup s'étendre à l'horizon
Et devenir immense;

Puis, lorsque sa rumeur s'est tue avec le vent
En ses branches sans force,
Avec elle il se rapetisse et l'on y sent
La résine et l'écorce...

STROPHES

J'ai tant regardé ce visage
Délicat et délicieux,
Que je connais le paysage
De votre bouche et de vos yeux;

Je sais l'attitude diverse
De votre corps couvert ou nu
Quand il s'accoude ou se renverse
Aux coussins qui l'ont soutenu;

Je sais ce que le rire ajoute
Au charme de votre beauté,
Et sa grâce lorsqu'elle goûte
La tendresse ou la volupté;

L'odeur de votre chevelure
Et le parfum de votre peau
Ont en mon souvenir qui dure
Un arome toujours nouveau.

Vous êtes les mots d'un poème
Dont le sens caché transparaît;
Mais de la strophe de vous-même
Le rythme demeure secret.

Et, si je cherche votre nombre,
Il me semble, ô beauté, tout bas,
Que j'entends s'effeuiller dans l'ombre
Des roses que je ne vois pas.

LE JARDIN

Viens, car le crépuscule est l'heure où le jardin
Sent la feuille, la fleur, la terre et l'ombre moite;
Entre les buis égaux l'allée est plus étroite
Et dirige le pas qu'elle rend plus certain.

Qu'importent, au dehors, le champ et le chemin,
Le carrefour perfide et l'étang qui miroite...
Cette rose qui saigne à sa tige encor droite
Est ton seul souvenir de tout ce qui fut vain.

Le Passé tout entier, avec la nuit vivante,
Là-bas, renaît. Sa foule hostile infeste et hante
L'herbe grasse, le sentier mou, le bois obscur;

Mais ici, marche en paix en ce lieu calme et tendre
Où les grands espaliers ont l'air, le long du mur,
D'écarter leurs bras noirs comme pour te défendre.

CHANSON

Que me fait toute la terre
Inutile où tu n'as pas
En marchant marqué tes pas
Sur le sable ou la poussière !

Il n'est de fleuve attendu
Par ma soif qui s'y étanche
Que l'eau qui sourd et s'épanche
De la source où tu as bu ;

La seule fleur qui m'attire
Est celle où je trouverai
Le souvenir empourpré
De ta bouche et de ton rire;

Et, sous la courbe des cieux,
La mer pour moi n'est immense
Que parce qu'elle commence
A la couleur de tes yeux.

AUTRE CHANSON

J'ai toujours aimé les pins et la mer
D'un amour qui dure...
Odeur de résine et parfum amer
Et même murmure!

Laissons aujourd'hui la plage au soleil,
Très loin découverte,
Et marchons un peu dans le bois vermeil
Dont la cime est verte.

Le sable y est fait, à l'ombre des troncs,
De fines aiguilles...
Viens, et sous nos pas nous ramasserons,
Au lieu de coquilles.

Le fruit entr'ouvert, mûri par l'été,
Que, mystérieuse,
Une bête semble avoir habité,
La pomme écailleuse

Car le pin sylvestre imite la mer
Et il a comme elle
Odeur saine et forte et parfum amer
Et voix éternelle.

SOIRÉE

C'est la nuit. Tout est bien ; tout est doux ; tout est beau.
La fenêtre est ouverte et l'air est embaumé ;
Un vent vague et furtif soulève le rideau
Et le silence est plein d'un souvenir aimé.

Taisons-nous. L'heure est bonne et voici sur le mur
Les livres familiers, les portraits, les estampes.
Ce vase, sur la table, est frais comme un fruit mûr
Et son bouquet s'empourpre à la lueur des lampes.

Ses roses en riant regardent le miroir
Qui les reflète au fond de son cristal nocturne
Où comme elles souvent tu aimes à te voir,
Comme elles, souriante et pourtant taciturne;

Mais l'heure est si tranquille et si tendre, et le vent
Si léger au rideau qu'il soulève et tourmente
Que tu restes, ce soir, allongée au divan
Et que je te contemple ainsi, sage indolente,

Et ton visage seul suffirait à mes yeux,
Qu'enchantent ton repos, ta grâce et ta beauté,
Si je ne voyais pas, vif et mystérieux,
Ton pied charmant et qui est nu dans la clarté...

ODELETTE

J'ai gardé ce miroir où vous vous êtes vue
Un jour d'été
Que du cristal terni vous approchâtes nue
Votre beauté.

Son rêve de regret, de langueur et d'attente
Et d'eau qui dort
S'est animé par vous de la grâce vivante
De votre corps,

Et mon cœur, comme lui, qui souffre en sa tristesse
D'un long désir,
A conservé de vous et de votre jeunesse
Le souvenir...

LES MÉDUSES

La marée a laissé sur la plage luisante,
D'où son reflux nocturne au loin s'est retiré,
Ses méduses sans nombre et leur reflet nacré
Que le sable dessèche et que l'air désargente.

Glauques filles jadis de l'onde transparente
Et fleurs du flot marin comme elles azuré,
Il n'est d'elles, pourtant, à l'aube, demeuré
Qu'un amas incertain que le talon tourmente ;

Et sur la grève grise où, dans le matin clair,
Je marche en regardant descendre vers la mer
La corne bucolique et pâle de la lune ;

Je songe que les Dieux ont mêlé, cette nuit,
Sur la plage visqueuse où leur vestige luit,
Le troupeau d'Amphitrite au bétail de Neptune.

PROMENADE

Puisque vous préférez à ce matin d'automne
Votre visage gai qui se rit au miroir,
Adieu! je vais le long de la mer monotone
Sur la grève marcher longuement jusqu'au soir.

L'air est pur ; le soleil épanche sa lumière
Sur la dune qui cède ou résiste à mon pied
Dont l'empreinte se mêle à la molle poussière
Ou se marque un instant dans le sable mouillé.

La vague qui déferle, incessante et pareille,
En volute mouvante où de l'écume luit
Rythme ma rêverie et remplit mon oreille
Du refrain répété de son robuste bruit

Mais, hélas! c'est en vain que la vague marine
Ajoute sa rumeur à la force du vent
Et que s'ouvre ma bouche et s'enfle ma poitrine
A respirer cet air où du sel est vivant.

Je sais bien que les pas que mon passage laisse
Sur ce sable changeant où tout pas est nouveau
Me conduisent chacun plus loin de ma jeunesse
Et ne s'arrêteront que devant un tombeau ;

Et que, tandis que seul en ce matin d'automne
Sur la grève sans fleurs je marche vers le soir,
Votre jeune visage où le printemps rayonne
S'enchante à son reflet qui lui rit au miroir.

STANCES

Je vous aime en ces lieux dont vous êtes la gloire,
La grâce et la beauté,
Et dont le souvenir sera dans ma mémoire
Que vous ayez été

La douceur de ces jours que votre doux visage
A vus fuir un à un
Avec leur clair soleil ou leur tiède nuage,
Leur bruit et leur parfum,

Car c'est vous dont la voix, le rire ou le silence
M'ont rendu précieux
Cette mer calme et ce beau ciel auxquels je pense
En regardant vos yeux ;

C'est là que vous marchez lentement sur le sable,
Au murmure des pins,
Et sachant qu'il n'est rien qui soit plus désirable
Qu'une fleur en sa main.

Vous vous baissez, malgré les pointes importunes
Que dardent les chardons,
Et près d'eux vous cueillez l'œillet mauve des dunes
Petit et qui sent bon.

Car de ce que la vie équivoque et furtive
Tend d'un geste sournois
A ceux qu'elle rencontre à l'heure où l'ombre arrive
Et rampe dans le bois,

Vous n'avez rien voulu ni de ce qu'elle donne
Et que l'on trouve beau,
Ni son masque, ni son miroir, ni sa couronne,
Son sceptre ou son anneau;

Et l'œillet odorant au sable qu'il embaume,
Avec simplicité,
Est l'insigne fleuri de votre doux royaume
De grâce et de beauté.

ENVOI

Je plante en ta faveur cet arbre de Cybelle,
Ce Pin...

PIERRE DE RONSARD.

A l'ombre des pins verts où je prends au hasard
Le sentier qui m'engage
Je m'assois sur le sable et j'ouvre mon Ronsard
A sa plus belle page.

L'heure est douce; le bruit des cimes dans le vent,
Au-dessus de ma tête,
Unit sa rumeur rauque au murmure savant
Des vers du vieux poète;

Parfois, je m'interromps et je lève les yeux
De la strophe nombreuse,
Et j'écoute tomber de l'arbre résineux
Une pomme écailleuse;

Pendant que longuement vibre le mètre ailé
Tout bas, à mon oreille,
Et qu'un papillon blanc vole dans l'air salé
Où bourdonne une abeille.

Mais le livre bientôt qui pèse entre mes mains
Me rappelle à sa page;
Sur son charme sonore, odorant et divin
Je penche mon visage :

Car tantôt l'Ode en feu bat de son vol pourpré
Le ciel qu'il illumine
Tandis que l'on entend la Muse au pas sacré
Qui monte la colline;

Tantôt l'Hymne en chantant lève son rameau d'or
Et l'Eglogue alternée
Cueille l'humide jonc dont sa tête est encor
Doublement couronnée;

A moins que l'Épigramme avec le Madrigal
Et la Chanson qui danse
Ne mêlent aux échos du Bocage Royal
Leurs diverses cadences;

Mais partout, ô Ronsard, ton livre est, tour à tour,
En ses strophes écloses
Aux rayons de la gloire, aux flammes de l'amour,
Plein de pourpre et de roses.

Les Muses, les Héros, les Amants et les Dieux
Y parlent aux mortelles
Dont le regard salue en la hauteur des cieux
L'astre qui les fit belles;

Tu nous dis le cortège aux Indes parvenu
Sous le pampre et la grappe,
Le Satyre et le Faune également cornus
A qui la Nymphe échappe,

Le noir bouc dont le sang rougit le vert gazon
Que l'Avril renouvelle,
Le temps de chaque fruit et de chaque saison
Et la terre éternelle.

De toutes les beautés qu'elle expose aux humains
Tu sais l'ordre et le nombre,
Le blé et son épi, la vigne et son raisin,
Les fleurs, la forêt sombre;

Mais, mieux que les grands bois et les rives des eaux
Marines et courantes,
C'est la source petite au milieu des roseaux,
O Ronsard, que tu chantes !

C'est l'épine fleurie où vient le rossignol
A la fin des journées,
La lumière du ciel et la douceur du sol
Où tes amours sont nées ;

C'est la fontaine vive et c'est le jeune pin
Par-dessus toutes choses
Que célébra ton vers odorant et divin,
Le laurier et les roses ;

C'est pourquoi, dans ce bois où murmure le vent
Aux branches qu'il incline
Et qui, sonore, harmonieux et grave, sent
Le sable et la résine,

O Ronsard, en ce bois marin qui, rouge et vert,
Pousse du sol de France
Et dont le bruit se mêle au refrain de la mer,
O poète, je pense

A ce pin de Bourgueil où tu gravais un nom
A la place choisie,
Dont les lettres d'amour devaient croître à raison
De l'écorce élargie.

Il me semble te voir, du bout de ton couteau,
Entailler le jeune arbre
Plus éternellement qu'un sculpteur, du ciseau
Ne façonne le marbre.

Tu répètes tout bas le sonnet immortel
Que ta pointe éternise
Et, deux fois, la quadruple rime, à ton appel,
Sonne en ta barbe grise,

Alors qu'auprès de toi, modeste et coutumier
De la même victoire,
Préparant à ton front le bandeau de laurier
Se tient debout la Gloire.

Muse! Si je ne suis pareil au Vendômois
Dont le luth fit entendre
La louange sans fin et qui dure en sa voix
D'Hélène et de Cassandre,

Je n'en ressens pas moins le glorieux désir
Qu'un peu de moi demeure
Et l'espoir de ne pas tout entier me mourir
Avec ma dernière heure,

Lorsque le vent d'oubli disperse au ciel d'hiver
La forêt qui frissonne,
Fais que je sois semblable à ce feuillage vert
Qui ne craint pas l'automne,

Et si, sur mon front nu, le laurier souverain
A tes doigts ne se plie,
O Muse, accorde-moi cette branche de pin :
C'est l'arbre de Marie !

TABLE

DÉDICACE..... 7

I

LA LAMPE..... 11

II

ODE..... 17
LE JOUR ET L'OMBRE..... 20
L'ÉTÉ..... 22
SENTENCE..... 27
LA VOIX..... 29

LE SECRET 31
LE SOUVENIR 33
L'ADIEU 35

III

SAISONS 39
MIDI 42
SEPTEMBRE 44
AUTOMNALE 47

IV

L'AMOUR 51
LA COLOMBE 54
LE MESSAGE 56
INVOCATION 58
L'HEURE HEUREUSE 60
CONFIDENCE 62
LA MENACE 64
LE REPROCHE 67
L'IMAGE DIVINE 70

V

LA FLUTE ET LA SOURCE 75
LE DÉPART 77
LE SATYRE IVRE ET TRISTE 79
FIN DE JOURNÉE 81
PÉGASE AU SATYRE 83
PHRIXUS 85
LE PIÈGE 90
APHAREUS 95
LA NYMPHE DE LA SOURCE 102
LA FORÊT 104
LE REFUS 107
LE SACRIFICE 109

VI

VILLE D'ORIENT 113
MIROIR PERSAN 117
EN ARCADIE 119
SOUVENIR 123
LE CLOÎTRE 125

ÉPIGRAMME VÉNITIENNE..... 127
RETOUR..... 130
ORIENT..... 133
LUNE..... 138
LE SOUHAIT..... 143
VILLE DE FRANCE..... 146

VII

WATTEAU..... 153
A UN PORTRAIT..... 155
MADRIGAL..... 158

VIII

L'ACCUEIL..... 163

IX

L'ASILE..... 171
LES PINS..... 175

STROPHES..... 177
LE JARDIN..... 179
CHANSON..... 181
AUTRE CHANSON..... 183
SOIRÉE..... 185
ODELETTE..... 187
LES MÉDUSES..... 189
PROMENADE..... 191
STANCES..... 193
ENVOI..... 196

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le trois mars mil neuf cent six

PAR

BLAIS ET ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 004602107b

CE PQ 2635
.E34S2 1906
COO REGNIER, HEN SANDALE AILE
ACC# 1240025

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 04 03 10 07 11 2